

CHAPITRE II

CARACTERES TYPIQUES ET CONSEQUENCES DE L'INCOMMUNICABILITE CHEZ SUZANNE PROU

Dans le monde contemporain, nous avons de gigantesques moyens de communiquer ; ils sont simples ou élaborés. La technologie dans ce domaine ne cesse de progresser. Les moyens que nous avons à notre disposition nous permettent de communiquer à toutes heures, dans n'importe quel pays, dans toutes les langues. Et pourtant il semble que nous ne communiquions pas pour autant. Nous n'arrivons pas au but de la communication, c'est à dire mieux nous comprendre et ainsi mieux nous connaître. Nous parlons et on ne nous entend pas. On nous parle et nous n'entendons pas. En fait nous parlons de nous, des choses qui nous intéressent. Nous sommes sourds aux propos des autres.

L'absence de communication est peut-être à l'origine des troubles graves qui agitent notre monde. On dépense beaucoup d'énergie et d'argent pour organiser des réunions, des conférences, à tous les niveaux, sur l'ensemble de notre globe. Les résultats sont décevants ainsi que nous le constatons: la guerre est présente partout.

L'incommunicabilité est bien un mal vicieux et sournois, destructeur même, qui nous empêche de mener une vie heureuse, harmonieuse ensemble, dans la société.

Dans le monde littéraire, qui peut nous refléter la situation, certains problèmes de la société où vivent les écrivains, nous constatons souvent la présence du thème du manque et même de l'absence de communication. Mauriac, Sartre, Camus, Beckett et bien d'autres présentent les conflits, les situations engendrés par l'incompréhension des individus les uns par rapport aux autres.

Cette mauvaise communication apparaît non seulement parmi les gens qui se rencontrent sans se connaître, qui communiquent par hasard, mais aussi entre les membres proches et intimes d'une même famille; nous retrouverons une semblable situation dans le roman Le Désert de l'amour de François Mauriac. Ce roman nous montre une famille apparemment heureuse et unie mais en réalité presque déchirée à cause de l'incommunicabilité qui règne.

Dans les oeuvres de Suzanne Prou, écrivain contemporain, le thème de l'incommunicabilité est aussi abordé. Comme disait Joseph Majault :-

On peut aussi déceler chez cette romancière, des variations sur le thème de l'incommunicabilité entre des êtres qui cherchent frénétiquement à se rejoindre sans jamais y parvenir.¹

D'après Suzanne Prou, l'incommunicabilité entre les êtres est un fait:

Il est difficile de communiquer avec quelqu'un d'autre; dit-elle, et (que) quand on dit quelque chose à quelqu'un, l'autre personne pourrait entendre quelque chose de différent.²

L'être humain est grégaire, il ne peut vivre seul. Il a survécu depuis l'origine en groupe, uni aux autres face à un monde hostile. Les personnages de Suzanne Prou vivent en société, obligés d'avoir des relations avec leur entourage. Et pourtant leurs communications ne sont pas de bonne qualité. On pourrait dire qu'ils ne communiquent pas. Ils ne comprennent pas les gens qui les

¹ Joseph Majault, Littérature de notre temps, recueil 5, (Paris: Casterman, 1974), p.209.

² Anongnart Métakunawudh, "Le Malaise du personnage dans les romans de Suzanne Prou", (Thèse de Doctorat Université de Paris x, 1982), p.72.

entourent, qu'ils rencontrent, avec qui ils ont des relations. Tout leur paraît étranger. Aussi n'arrivent-ils pas à se faire comprendre ni à exprimer ce qu'ils ont dans leur tête, leurs sentiments, leurs envies, leurs idées. Les personnages gardent toujours le silence. Ils se replient sur eux-mêmes. Quand ils se parlent, les sujets ne sont que des futilités, de la routine sans intérêt. Quelquefois, les personnages se contentent d'une occasion pour se parler à eux-mêmes sans s'intéresser de savoir si on les écoute ou pas, et sans même penser à ce dont ils parlent. Il arrive aussi qu'ils créent des histoires, des événements à leur gré selon leur imagination sans donner d'intérêt à la réalité.

Nous verrons également que l'incommunicabilité fait naître l'incompréhension entre les personnages. Ils perdent la notion du bonheur dans la vie et ne peuvent vivre harmonieusement dans la société. Ils ont l'impression d'être étrangers, ne peuvent pas s'assimiler aux autres. Ce sentiment est si fort que les personnages se créent leur monde imaginaire et s'y évadent pour ne pas s'apercevoir de la réalité du monde extérieur. Plus encore, l'incommunicabilité peut mener les personnages à des actes violents qui sont censés les détacher de l'être qui leur cause tant de malheur.

Dans le premier chapitre de notre étude, nous étudierons les caractères et les représentations de

l'incommunicabilité dans les romans de Suzanne Prou. Nous commençons notre travail par le manque de communication entre les personnages et leurs difficultés à s'exprimer. Ensuite nous nous attaquerons aux conversations futiles des personnages qui leur font perdre l'intérêt des communications. Puis nous parlerons de la réalité imaginaire que créent les personnages qui les coupent de la vie réelle. Et nous aborderons enfin les difficultés que rencontrent les personnages à cause de ces problèmes de communication.

Représentations de l'incommunicabilité

1. L'absence de paroles

La communication est essentielle pour ceux qui vivent dans la société, qu'elle soit grande ou petite. Elle nous permet de recevoir les informations de la société, du monde, de l'entourage et aussi de nous faire connaître aux autres. Cela crée une bonne compréhension entre nous et nous fait comprendre la nature où se mêle notre existence.

Or les personnages de Suzanne Prou manquent de compréhension entre eux à cause de l'absence de communication. Cette situation arrive dans toutes les cellules sociales où la romancière situe ses romans : dans une association, dans une pension, et même dans une famille. Dans la famille peut-être trop proches les uns des autres, il leur

paraît difficile pour les membres d'exposer leur avis, leurs soucis. Et quand le temps passe, on arrive enfin à s'y habituer sans s'en rendre compte et même à accepter tout sans protester comme Marthe dans La Dépêche. Albin et Marthe, frère et soeur, vivent seuls après le décès de leurs parents. Albin s'occupe d'une plantation de chrysanthèmes. Sa soeur Marthe fait tous les travaux ménagers. Leur vie s'écoule apparemment calmement; rien ne vient troubler leur petite vie tranquille. Ils vivent ensemble depuis longtemps. Ils se parlent peu. Leur vie routinière et morose n'est pas propice à la conversation. Les repas, rares moments où ils sont face à face, se passent en silence. Ils n'ont rien à se dire. L'auteur nous décrit le silence: "ils déjeunent face à face, sans se regarder, sans se parler. Ils ne se parlent jamais le matin."³

Seuls les déglutinations d'Albin et les chocs répétés de sa cuillère sur l'assiette "animent" le repas et troublent le silence de la pièce.

Albin a tendu son assiette, puis il s'est mis à manger en silence. On entend que le bruit régulier, agaçant, des cuillères heurtant la

³ Suzanne Prou, La Dépêche, (Paris : Calmanne-Lévy, 1978), p.42.

faïence, et parfois un clappement de langue ou le chuintement des lèvres aspirant le potage.⁴

Il y a, tout de même, quelques rares moments de "bavardages" ou plutôt de monologue.

Albin parle d'un seul sujet, sa seule préoccupation; cet unique intérêt est sa plantation de fleurs. C'est sa vie. Rien d'autre ne l'intéresse.

Il en parle à Marthe. Sa soeur n'intervient pas dans la "conversation". Elle écoute les propos de son frère maintes fois ressassés. Marthe est soumise à son frère. C'est lui le chef. Il décide pour elle. Son avis à elle ne compte pas. Albin a besoin d'elle pour entretenir la maison. Pour la garder avec lui, il lui a fait rompre une relation amoureuse. Il n'a pas besoin de communiquer avec sa soeur.

C'est ainsi qu'au fil des années ces deux êtres, qui vivent sous le même toit, sont devenus des étrangers.

Nous retrouvons aussi l'incommunicabilité chez le couple dans La Terrasse des Bernardini.

⁴ Ibid., p.23.



Ces deux êtres se rencontrent, voisins peut-être, issus du même quartier et décident de vivre ensemble dans le but de fonder une famille et de vivre une vie heureuse. Avant de s'unir, ils ont parlé afin de mieux se connaître, d'exprimer leur sentiment naturel, leurs conceptions de la vie. Ont-ils à ce moment-là communiqué? Se sont-ils tout dit? Peut-être pas. Pourtant ils décident de se marier.

Paul appartient à une famille bourgeoise, riche et respectée, fils unique, choyé par sa mère. Il mène une vie oisive. Il a une liaison avec une femme légère de condition modeste. Cette liaison est connue dans la ville et porte préjudice à la famille Bernardini. De plus, Paul est violent et jaloux vis-à-vis de cette femme. Il l'a battue et même a tenté de l'étrangler. Cela s'est su dans la ville. Les Bernardini souffrent de cet état de fait qui porte atteinte à la respectabilité de la famille.

Laure, quant à elle, est d'origine modeste. Ses parents, exploitant une boucherie, sont des gens honnêtes et sans histoire. Ils travaillent durement. Leur fierté est d'élever leur fille en "demoiselle de bonne famille". Ils la tiennent à l'écart de leur modeste condition.

Laure a une éducation de "Reine". Elle ne travaille pas, ne s'occupe pas de travaux ménagers. Jeune fille romantique, Laure, rêve d'un prince charmant qui l'emportera

comme dans les romans de conte de fées. Paul Bernardini sera ce prince charmant. C'est son but. Elle fera tout pour séduire Paul et elle y arrivera.

Paul est malade et doit garder la chambre. Il s'ennuie. Après le scandale qui l'a opposé à sa maîtresse, il ne la rencontre plus. Sa mère lui cherche une compagnie pour le distraire et lui faire oublier cette femme de petite condition qui déshonore la famille. Laure est choisie pour tenir le rôle de dame de compagnie à Paul.

La présence de cette jeune fille auprès de Paul laisse ce dernier indifférent. Il pense toujours à sa jeune amante. Il demande à Laure de porter des lettres, à l'insu de sa mère, à sa maîtresse. Laure s'occupe de cette mission sans murmurer, curieuse de connaître sa rivale afin de mieux la combattre le cas échéant.

Au fil des jours, Paul et Laure ont appris à se connaître. Ils le pensent au moins. Paul n'est pas amoureux de Laure. Il lui trouve néanmoins quelques attraits. Elle ferait une épouse convenable.

Laure poursuit son rêve. Ils se marient enfin. Ils ne se connaissent pas bien. Ils ne sont pas du même monde. Ils n'ont pas connu la passion naturelle des amours naissantes. Ils se sont mariés, l'un pour faire plaisir à sa mère, l'autre pour réaliser ses rêves et son ambition.

La nuit de noce révèle l'incommunicabilité du couple et fixe dès le départ le mode de vie qui sera le sien.

Paul, jeune homme quelque peu dévoyé, a traité sa jeune femme rudement, à la recherche de son seul plaisir, comme il agissait d'ailleurs avec sa maîtresse. Sans respect pour cette jeune fille, pure et prête à l'aimer.

Meurtrie et blessée au plus profond d'elle-même, Laure voit ses rêves définitivement envolés cette nuit-là; elle ne supporte plus le contact de son mari. Elle subira et fera son devoir d'épouse, mais son coeur s'est définitivement refermé.

Il n'y a jamais eu et il n'y aura pas de dialogue entre Paul et Laure. Ils ne se connaîtront jamais.

Dès qu'il quitte le lit conjugal, Paul s'ennuie. Laure n'a rien à lui dire, ils ne trouvent pas de sujet de conversation, ils ne font l'effort d'en chercher. Elle se désolait sans doute de le voir apatique, ennuyé dès qu'il quittait leur lit. Il ne parlait guère, il ne lui prenait pas les mains... Ils ne se disaient rien.⁵

⁵ Suzanne Prou, La Terrasse des Bernardini, (Paris: Calmanne-Lévy, 1973), p.92-93.

Le mariage aurait dû les réunir tous les deux; en fait ils se sont éloignés. Ils ne communiquent pas. Laure a trouvé que "son mari n'était qu'un jouisseur égoïste, enclin à la considérer sous le seul angle du divertissement charnel".⁶

La jeune fille douce, charmante, désirable est devenue une femme froide. Elle n'a plus que dédain pour son mari.

Froide et calculatrice, Laure a très peu donné à un homme assoiffé d'amour. Elle était mariée, le plus difficile était fait;...au lit elle demeurait glacée ; à table, elle regardait Paul avec répugnance, elle le jugeait vulgaire, puisqu'elle ne prisait que l'éducation de demoiselle de pensionnat que sa mère lui avait appris à aimer.⁷

L'histoire de ce couple est malheureusement banale. C'est un exemple d'un manque absolu de dialogue. Chacun demeure sur ses positions. Ils ne feront pas un geste, pas un effort pour se rapprocher, pour se comprendre, pour communiquer. Ils pensent chacun de leur côté qu'ils n'ont rien à se reprocher, que leur comportement est le bon.

⁶ Ibid., p.91.

⁷ Ibid., P.95.

Ils vivront côte à côte, face à face, sans se toucher, sans se voir. Ils sont seuls. Un petit geste, un regard amical aurait peut-être ouvert la porte, d'une complicité affectueuse propice à la conversation serrant à mieux se connaître, à se comprendre.

Dans Les Patapharis, l'auteur nous présente une approche différente de la communication.

D'après notre étude précédente, nous avons vu que les personnages ne font aucun effort pour se rejoindre alors que la narratrice des Patapharis cherche frénétiquement à connaître Monsieur P. son personnage énigmatique. Elle veut percer l'intimité de la famille P. Comment est Monsieur P., comment se comporte-t-il avec ses enfants, comment vit-il, quelles sont ses habitudes, en un mot qui est-il?

D'après la narratrice Mme P. est assez secrète, ne parle pas beaucoup, reçoit peu chez elle; elle est discrète enfin sur sa vie privée. Il est donc difficile de s'introduire chez elle ou d'engager une conversation favorable pour bien la connaître, elle et sa famille; alors la narratrice, avec les quelques menus détails fragmentaires, recueillis de ci de là, imagine la vie privée de M.P. Elle en fait un objet d'obsession. Son esprit n'est plus en repos. Finalement cette enquête ne l'emmène pas à son but. Au contraire, elle ne fait plus la différence entre le vrai

et le faux. Son imagination n'a plus de limite. Elle croit connaître tout sur la famille P. dans les moindres détails alors qu'elle ne les a jamais approchés ni fréquentés d'aucune façon.

La narratrice des Patapharis n'est pas le seul personnage de la romancière, qui éprouve de la curiosité à connaître la vie des autres. Mlle Savelli dans Les Demoiselles sous les ébéniers est curieuse aussi et fait une enquête sur la vie d'autrui. La différence est qu'elle est proche de la personne qui l'intrigue, et pourtant elle ne la connaît pas bien. L'atmosphère de la pension et son personnel mystérieux attirent la curiosité de Mlle Savelli. Mais étrangère à la demeure et intimidée par le personnage de la patronne, elle n'a pas beaucoup d'occasion de communiquer avec eux. Le jardinier n'aime parler avec personne. Il ne fait que son travail, c'est à dire gratter la terre avec des gestes que Mlle Savelli considère monotones et inutiles. C'est avec Mme Berthon seule qu'elle a le plus souvent des conversations. Et pourtant celle-ci ne plaît pas à la narratrice. Elle donne comme prétexte que la présence de Mme Berthon dérange sa tranquillité.

Mlle Savelli espérait que Mme Berthon, son étendage fini, se retirerait, aussi n'a-t-elle pas fui et s'est-elle assise

un peu à l'écart sur une pierre moussue.
Elle comptait que Mme Berthon, occupée,
la laisserait en paix.^a

Peut-être Mlle Savelli est-elle mécontente de Mme Berthon parce qu'elle se plaint de Solange, sa fille, qui n'a plus la foi en Dieu. Elle suggère des liens entre sa fille et Mlle Pigou si bien que Mme Berthon s'intéresse maintenant à Mlle Savelli. Ne voulant pas accepter ce que dit Mme Berthon, elle s'éloigne de cette dernière et laisse passer la seule chance qu'elle ait de connaître mieux la patronne.

Quant à Solange, Mlle Savelli n'a pas beaucoup d'occasion de s'entretenir avec elle. La première fois, la narratrice, trop fatiguée de son voyage, a l'impression que Mme Ortéga est trop ironique et implacable, ce qui l'intimide. Et puis elle se méfie aussi de la patronne qu'elle soupçonne de chercher à la retenir dans la pension ; elle lui reproche aussi sa malveillance contre elle. Malgré ses tentatives d'espionnage pour savoir ce que fait Solange, Mlle Savelli n'arrive pas à la rejoindre puisque la belle Solange se suicide après le départ de Jade, autre personnage mystérieux.

^a Suzanne Prou, Les Demoiselles sous les ébéniers,
(Paris : Calmann-Lévy, 1967), p.105.

Dans une bonne communication, il serait mieux de savoir nous exprimer aussi. Si nous ne parlons pas, personne ne connaît notre avis, notre intention, nos sentiments. Les autres peuvent agir d'une manière qui ne nous plaît pas ou qui semble faite contre notre gré telle que la situation que rencontre Pauline quand Denise vient vivre chez elle. Etant célibataire et vivant seule depuis longtemps, Pauline ne s'habitue pas à la vie commune avec une autre personne dans sa maison, surtout qu'elle ne la connaît pas et moins encore ses habitudes et ses comportements. Au lieu d'informer Denise sur ce qui lui plaît ou déplaît, elle reste silencieuse et la laisse faire ce qu'elle veut pour que Denise soit détendue et ne pense pas à rechercher un autre abri. Elle-même ressent pourtant un certain malaise à savoir que quelqu'un d'autre loge dans sa maison, "son domaine". Elle s'agace et s'irrite toute seule sur la présence de Denise dans son territoire. Et elle se plaint de ce que fait et fera Denise. Etant propriétaire de la maison et une personne expérimentée elle pourrait faire comprendre à Denise ce qu'elle préfère pour pouvoir vivre ensemble avec bonheur.

Ce sentiment est partagé avec les autres personnages de Prou. Pauline n'est pas seule à éprouver cela avec une autre personne hors de sa famille; Marthe, avec son frère, n'arrive pas aussi à lui exposer ce qui est caché dans son cœur : c'est de la haine envers Albin. Celui-ci a empêché son seul amour dans sa vie. Ce

sentiment est caché si profondément qu'elle-même ne l'apercevait pas.

...c'est de haine qu'il s'agit. Etonnée, Marthe contemple en elle-même ce sentiment qu'elle ne connaissait pas, ou qu'elle n'avait pas connu encore.^o



Mme Laure et Thérèse vivent aussi ensemble sans connaître le vrai sentiment qu'elles ont l'une pour l'autre. Elle se trouvent dans une situation complexe et ambiguë.

Laure est devenue une Bernardini, maîtresse de la maison. Et Thérèse, l'ancienne modiste et maîtresse de son mari, lui sert de dame de compagnie et de femme de ménage. C'est un étrange couple dont on ne connaît pas la relation. Elle ne parlent jamais ou pas souvent de Paul. Elles auraient pourtant beaucoup à se dire à ce sujet. Seuls des gestes ou des attitudes témoignent quelquefois de leur rivalité passée. On les voit cohabiter dans une bonne entente apparente et pourtant elles se détestent mais ne pourraient pas vivre l'une sans l'autre, Aussi s'unissent-elles par des secrets et des connivences. Et elles ne se parlent jamais de ce mal sournois de peur de rompre l'équilibre qui les unit. Des paroles irréparables

^o Suzanne Prou, La Dépêche, p.79.

pourraient être prononcées et détruire définitivement leur union. Alors elles ont choisi de ne pas communiquer de crainte de se perdre.

2. Les conversations futiles.

Dans la vie quotidienne, nous rencontrons des gens, souvent les mêmes, aux mêmes endroits depuis des années. Par politesse, par habitude, nous leur parlons sans désir de communication, sans volonté de rapprochement. Nous voulons nous montrer courtois et chaleureux. En fait ce qui nous préoccupe est loin de ces propos futiles, répétés à longueur d'année. Et parfois nous aurions de grandes difficultés à nous remémorer la teneur et le sens de ces conversations.

Dans les romans de Suzanne Prou, quelques personnages sont à la recherche d'un interlocuteur intéressé qui voudra bien les écouter avec attention et patience. Et pourtant leurs propos sont anodins, sans intérêt. Quelquefois l'interlocuteur n'écouterait pas ce qu'on lui dit. Il attendra que la conversation s'arrête pour pouvoir s'exprimer lui-même sur un sujet qui lui tient à cœur.

Mme Berthon dans Les Demoiselles sous les ébéniers cherche toujours une occasion de s'entretenir avec Mlle Savelli. Alors que celle-ci ne veut pas l'écouter. Malgré

son envie de communiquer, la vieille femme a une façon de parler incompréhensible et difficile à suivre.

...la vieille femme, incapable de retenir les grommellements inaudibles qui se pressaient sur ses lèvres et conservant son désir de communiquer ses pensées à un être humain, ne savait plus que marmonner devant témoin.¹⁰

Dans cette pension Ortéga, Mlle Savelli se trouvait au début bien isolée. Elle espère avoir de la compagnie pour ne pas se sentir seule. L'arrivée de Mlle Féraud la comble d'aise. La nouvelle venue brisera sa solitude. En effet elle paraît beaucoup plus bavarde que Mlle Savelli. Elles parlent ensemble. Mais la plupart du temps, Mlle Savelli écoute d'une oreille très distraite Mlle Féraud. Elle se satisfait d'un bruit, d'un murmure apaisant. La teneur des propos de Mlle Féraud ne l'intéresse pas. C'est d'une présence dont elle a besoin. La conversation est un supplément dont elle se dispenserait bien.

¹⁰ Suzanne Prou, Les Demoiselles sous les ébéniers, p. 224.

Mlle Savelli n'écoutait pas toujours sa compagne, mais le bourdonnement des paroles de Mlle Féraud constituait un fond sonore, à peu près comme si on avait laissé marcher un poste de T.S.F. pour meubler le silence.¹¹

Les membres de l'Oeuvre, dans les Patapharis, se réunissent régulièrement. L'Oeuvre en fait n'a pas de but bien défini et ces dames conversent à bâton rompu de choses et d'autres. La maladie des unes, les petites histoires de famille des autres, quelques potins sur les voisins font l'essentiel de leur conversation.

La directrice, personnage mystérieux, toujours absente, à l'autorité respectée, fait quelquefois l'objet des conversations.

La dame la plus âgée du groupe prend la parole la première. Par respect, les autres membres écoutent, "subissent" serait-il plus juste de dire, les propos inintéressants, confus, marmonnés de la vieille dame.

¹¹ Ibid., p.110.

Mme Astruc me produit parfois l'impression de radoter ; elle redit les mêmes mots, elle tourne laborieusement autour de chaque idée avant de l'aborder.¹²

Comme les autres, la narratrice, subit ces conversations par convenance; en fait elle n'écoute pas. Sa modeste position au sein de l'Oeuvre ne lui permet pas d'intervenir et puis son esprit est ailleurs.

Ces dames parlaient, parlaient....Parfois j'effectuais une plongée dans l'univers des P...Puis, j'émergeais, je retrouvais la salle de réunion de l'Oeuvre,...Ces dames parlaient, parlaient, je replongeais encore.¹³

Hors des réunions, ces dames se rencontrent et causent encore. Le sujet de ces "Parlotes" n'est guère différent de ceux abordés aux réunions. La vie de ces dames est routinière, tracée une bonne fois pour toute.

¹² Suzanne Prou, Les Patapharis, (Paris : Calmann-Lévy, 1972), p.38.

¹³ Ibid, p.45-46.

Cette ambiance, nous la retrouvons dans La Terrasse des Bernardini. Mme Laure reçoit ses amis, relations de jeunesse. Il est évoqué des souvenirs anciens, de petits ragots glanés, commentés. Cela constitue l'ordinaire des habituées de la terrasse.

....les vieilles parlent : le temps, la saison, les menus faits de la journée, un deuil, un mariage...Parfois elles évoquent des souvenirs, d'une voix lente et comme intérieure, goutte à goutte.¹⁴

Cette manière de converser est habituelle chez les gens, animés par le besoin de communiquer. Ils s'évadent quelque peu de l'ennui et de la solitude et tirent partie des relations qu'ils côtoient dans le cercle étroit où ils évoluent.

3. La vérité imaginaire

Les personnages de Prou ont une façon de raconter que nous ne savons pas dire s'il s'agit de mensonge. Eux, ils croient à ce qu'ils disent. Dans Les Patapharis, nous avons un exemple. L'héroïne se crée un univers imaginaire qu'elle façonne à son gré qui occupe tout son temps

¹⁴ Suzanne Prou, La Terrasse des Bernardini, p.5.

et donne un sens à sa vie. La vie des "P" sera ce que son imagination décidera et deviendra réalité. Elle manque de courage pour aborder Mme P.; les petits bruits, les quelques ragots recueillis lui donnent les premiers éléments de ses investigations imaginaires.

Longuement, patiemment, j'avais quêté d'infimes détails qui me révéleraient un peu de la personnalité de M.P. à Mme. Doudard sans l'ombre d'une hésitation; bien plus ce que je disais, je le croyais.¹⁵

A un degré moindre, nous remarquons également cette "vérité imaginaire" dans les autres romans de Prou.

Pauline est un personnage qui conçoit aussi sa propre vérité, déçue de la décision de Denise qui a choisi de vivre avec l'homme qu'elle aime.

Selon Pauline, cet homme est ordinaire et ne mérite pas l'attention de Denise. Elle pensait que ce qu'elle avait fait pour Denise allait la retenir, et lui changer ses goûts et sa façon de vivre. En vain!, elle se trouve seule avec le souvenir de Denise. Elle la rejoint chaque jour dans sa chambre alors qu'elle n'est plus là. Elle lui

¹⁵ Suzanne Prou, Les Patapharis, p.65.

parle, lui donne des conseils. Denise "l'écoute", lui obéit, devient la jeune fille dont elle rêvait. Elle décrit cette Denise idéale à ses amis.

Alors Pauline, tout à coup poussée par une étrange impulsion qu'elle n'eut pas le temps de contrôler, dit que Denise achevait une licence de philosophie...Pauline allait, inventant sans effort; les mots lui venaient tout seuls; elle croyait à ce qu'elle disait.¹⁰

Marthe dans La Dépêche narre aussi l'histoire du mariage dans la montagne, selon son imagination. Tant qu'Albin n'envoie pas de télégramme, elle se raccroche à l'idée du mariage. Elle y pense et raconte à sa voisine son projet d'y assister.

Ces personnages ne réalisent pas qu'ils mentent. Pour eux, tout est réel. Il ne leur vient pas à l'esprit que l'on puisse vérifier et dévoiler la réalité. Heureusement les interlocuteurs ne pensent pas à le faire. Les uns ne s'y intéressent pas vraiment. Les autres ont la même manière de raconter les choses. Ils doutent peut-être. Mais ils ne

¹⁰ Suzanne Prou, Le Voyage aux Seychelles, (Paris: Calmanne-Lévy, 1981) p.138.

le disent pas ainsi que la narratrice des Patapharis qui a relevé quelques anomalies entre la version de Mme Michon et celle de Mlle Pons, concernant la famille "P". Elle accepte que chacun puisse se tromper.

La mémoire de Mme Michon l'a peut-être trahie; à moins que ce ne soit celle de Mlle Pons qui accuse des variations. Je dois aussi penser que la mienne n'est pas infaillible et que j'ai pu laisser passer ou transformer sans m'en rendre compte certains détails.¹⁷

Les personnages sont sincères et n'ont pas l'intention de mentir et pourtant c'est ce qu'ils font sans le savoir en toute honnêteté. La réalité contrarie leur rêve. Ces personnages ne parlent pas beaucoup, leurs "conversations" sont internes. Aussi peuvent-ils en modifier le cheminement sans réserve et en choisir le moment. Il n'y a plus de frontière entre la réalité et le fantasme. Il n'y a qu'une vérité, celle de leur imagination.

¹⁷ Suzanne Prou, Les Patapharis, p.41.

Conséquences de l'incommunicabilité

1. L'incompréhension entre les personnages

Les personnages dans les romans de Prou ne communiquent pas. Comment peuvent-ils vivre en bonne entente avec les autres? Ils fréquentent des gens, ils les rencontrent. Mais ils ne se comprennent pas.

La narratrice dans Les Patapharis est à la recherche de compagnie. Son adhésion volontaire à l'Oeuvre lui permet de côtoyer des personnes de son âge, de son milieu social. C'est un lieu de rencontre qui devrait être convivial, chaleureux, un lieu d'échange d'idées. En fait un champ clos de discordes d'où on sort mal à l'aise, un endroit malsain.

La narratrice fréquente assidûment l'association malgré la répugnance qu'elle éprouve par habitude, tout cela pour éviter l'isolement. Peut-être, est-ce une drogue dont elle ne peut se passer.

Les dames de l'Oeuvre se connaissent, se rencontrent volontairement. Et pourtant il n'y a pas de communication constructive dans leurs rapports. Le cas de Mme P. justifie ce point de vue. Ces dames se parlent des problèmes de la famille P. Loin d'améliorer la situation difficile de Mme P., elles l'aggravent en répandant des rumeurs, des

histoires contradictoires. Les rapports avec ces dames ne procurent aucune paix à l'âme de la narratrice. Elle se sent plus nerveuse et esseulée que se trouve seule dans son appartement.

Dans le cas de Mlle Savelli dans Les Demoiselles sous les ébéniers, il n'y a aucun ami. Elle aurait pu se lier avec Mlle Féraud, avoir des rapports amicaux, échanger des idées. Mlle Féraud est de nature rieuse, enjouée, facile à vivre. Il aurait été aisé à Mlle Savelli de développer ce climat d'amitié.

Quand elle était à la pension, c'était bien la première fois qu'elle éprouvait le besoin de communiquer, de se rapprocher de ses semblables. En fait, c'était d'une complice, d'une comparse au rôle secondaire dont elle avait besoin. L'une était prête à donner son amitié, l'autre à l'utiliser. Elle était contente. " Elle allait avoir une compagne; elle ne serait plus seule devant sa table, elle pourrait échanger des idées avec un être humain."¹⁸



¹⁸ Suzanne Prou, Les Demoiselles sous les ébéniers, p.65.

La générosité naturelle, la gentillesse spontanée de Mlle Féraud n'a pas été perçue et comprise par Mlle Savelli. Son esprit tortueux et égoïste n'était pas ouvert à ces démonstrations affectives. L'auteur nous fait voir la scène glaciale de la séparation de ces deux demoiselles:

Les deux demoiselles se sont séparées sur le quai d'une gare, l'une partant vers le nord et l'autre vers l'est. Elles se sont à peine saluées...Mlle Savelli n'a pas regretté Mlle Féraud, elle a regretté sa disparition.¹⁹

Un coeur sec, un esprit tourmenté, ne peut favoriser le rapprochement. C'est l'antipode de la communication.

2. L'évasion dans l'imaginaire

Il convient de noter que les personnages de Suzanne Prou ne sont pas heureux dans leur vie. Ils ont une existence mesquine, morne et triste. Ils souffrent de la solitude, ont des journées vides et désœuvrées. Il n'y a rien d'important pour eux, rien d'intéressant à s'occuper. Ainsi leur esprit vagabonde. Ils trouvent

¹⁹ Ibid., p. 246.

dans l'imagination un autre sens à leur vie. Ils s'y abandonnent et s'en délectent beaucoup comme nous le constatons dans Les Patapharis.

Nous pouvons dire que la vie de la narratrice se fonde dans l'imagination. Le récit de cette pauvre dame n'est que le récit de son errance imaginaire éveillée par sa curiosité sur l'existence mystérieuse de Monsieur P. N'ayant pas le courage de poser des questions, elle se trouve amenée à imaginer ce qu'elle veut savoir sur cette famille.

Je me racontais tout cela en passant devant l'immeuble des P...Mais je savais bien que je n'aurais pas le courage d'entrer. D'une certaine manière, cela m'était indifférent: je me représentais si bien les lieux et les objets que c'était presque comme si j'y étais.²⁰

Elle accorde toute liberté à son imagination en la laissant choisir son chemin de son plein gré. Elle imagine tous les éléments du tempérament de Monsieur P. : ses hantises, ses désirs, ses peurs. La narratrice s'accroche fermement à son imagination jusqu'à ce qu'elle

²⁰ Suzanne Prou, Les Patapharis, p.27.

ne distingue plus le rêve de la réalité. La réalité ne lui procure aucune joie ; pourquoi devrait-elle délaisser l'imaginaire? Grâce à cela, elle peut obtenir donc la considération de ses collègues, avoir l'occasion de s'exprimer, d'être écoutée, ce qu'elle ne peut réaliser dans la réalité.

Mlle Savelli invente aussi l'histoire de la propriétaire de la pension. Elle a essayé d'abord de trouver des renseignements par une enquête minutieuse et de l'espionnage en compagnie de Mlle Féraud. Elle n'a pas obtenu grand-chose pour mieux connaître la belle Solange. Alors, il lui reste une seule issue accessible et réalisable, c'est l'imagination. Dans ce domaine, elle n'a même pas la présence de Mlle Féraud. Toute seule elle peut savoir tout. La vie larmoyante de Solange est le fruit de imagination. Elle se représente même la scène du suicide de Mme Ortéga avec des détails étonnants, comme si elle y avait assisté. Néanmoins son but n'est pas de faire des louanges comme la narratrice des Patapharis. C'est pour pouvoir rejoindre un peu Mme Ortéga, son personnage admiré.

Nous constatons également cette évasion dans Le Voyage aux Seychelles. Pauline, déçue par la décision de Denise de la quitter, imagine sa Denise identique à elle-même, obéissante, intelligente, avec toutes qualités dont elle rêvait pour la petite. De cette façon, Denise lui appartient encore et devient sa fille si longtemps désirée.

En ce qui concerne Marthe, ses rêves de mariage dans les montagnes semblent une façon de protester contre Albin puisqu'il ne croit pas que la dépêche reçue annonce la cérémonie de mariage. Pendant des années, Marthe obéit constamment à son frère et à sa volonté sans jamais se plaindre, même au sujet de son mariage. Elle considère son frère comme un chef de famille qui a le droit de tout décider. Elle voudrait se révolter mais elle ne sait pas comment faire. Cette fois c'est parce qu'Albin même n'est pas sûr de la signification du message dans la dépêche. Alors Marthe a la chance de donner son avis. Elle tient à son idée malgré le désaccord de son frère.

Elle imagine un couple amoureux avec toutes les étapes d'une cérémonie heureuse et en parle aussi avec sa voisine. Ce mariage imaginé lui rappelle également son amour manqué. On n'a pas tort de dire que cette imagination est une sorte de dédommagement par rapport à son passé malheureux. Elle se sent consolée en bavardant de mariage avec quelqu'un.

Pour Marthe, c'est autre chose : le mariage dans les montagnes la ramène vers Louis, vers de brèves accordailles, vers des moments de douceur dont s'est enfoui en elle, a survécu sous des couches et des couches de vie quotidienne.²¹

²¹. Suzanne Prou, La Dépêche, p.71.

3. La violence engendrée par l'incommunicabilité

Chez les personnages de Prou, c'est une haine progressive. C'est le fruit de longues années d'humiliation, de rancœurs rentrées. Cette violence n'explose pas. Elle court furtive. C'est une colère cachée.

La narratrice des Patapharis est une personne calme doux et humble. En fait c'est un être pétri de haine, de la haine pour son prochain.

Elle étouffe dans l'Oeuvre, association destructive, où se réunissent des commères. Ces femmes ne font que parler et répandre des rumeurs sans l'intention sincère de s'entraider. Hantée par les menaces de Monsieur P. dans son imagination, la narratrice voudrait le recours de ses collègues. Mais n'osant pas le leur demander, elle s'arme d'un revolver pour se protéger. Aussi pense-t-elle supprimer toutes ces dames dont la présence ne lui inspire que répugnance.

Ces dames ne se doutent pas que je possède de quoi les tuer toutes.

Je les abattrais l'une après l'autre lentement, en faisant le tour de la table. ²²

²² Suzanne Prou, Les Patapharis, p.135.

Heureusement, elle ne commet pas cet acte violent. Néanmoins, c'est un personnage qui a été longtemps humilié, elle serait toujours prête à tuer si l'occasion se présentait.

Marthe est aussi un personnage encombré de haine pour son frère, maître absolu qui lui enlève sa joie, son bonheur sans jamais penser à lui demander son avis, sa volonté. Pourtant Marthe accepte tout avec docilité. Puis l'arrivée de la dépêche lui donne l'occasion d'analyser profondément ses sentiments cachés pendant des années et elle se découvre haineuse. Comment peut-elle apaiser ce sentiment ardent venant d'être dévoilé? La seule issue selon elle consiste à faire disparaître l'être qui cause cette souffrance. Elle a l'idée de commettre une fratricide. Elle se représente Albin comme un cochon qu'on sacrifie, dont tout un village voudrait la mort.

...On amenait le cochon, énorme, grognant, on le poussait, on le hissait sur le pétrin, Deux hommes le maintenaient, et il avait beau crier et se débattre, on lui tirait la tête en arrière, on découvrait sa gorge grasse, on y enfonçait le couteau. Alors le sang giclait, les femmes le recueillaient dans un seau pour faire le boudin.²³



²³ Suzanne Prou, La Dépêche, p.82.

Cette scène sanglante nous montre le sentiment violent de Marthe provoqué par sa colère contre Albin. Mais Albin a encore de la chance puisque la postière revient et leur annonce une erreur dans la dépêche. Cette nouvelle éteint toute l'ardeur de Marthe. Elle ne peut pas continuer. Elle ne sait plus pour qui elle va lutter. Elle redevient soumise à son destin.

Laure dans La Terrasse des Bernardini est plus hardie car elle sait ce qu'elle veut et ce qu'elle doit faire.

Laure est suspectée d'avoir tué Paul, son mari, parce qu'elle est humiliée par les agissements de son époux. Elle est ambitieuse. Elle ne peut pas résoudre ses problèmes conjugaux par le divorce parce que le divorce lui ferait perdre sa position de petite bourgeoise respectée. Alors un assassinat parfait lui paraît préférable. Voilà la supposition qu'on fait: "on peut imaginer Laure, fatiguée d'une situation ignominieuse dont on la croyait inconsciente, décidant une nuit d'y mettre fin par un meurtre".²⁴

²⁴ Suzanne Prou, La Terrasse des Bernardini, p.51.

Tout au long de ce roman, l'auteur nous fait participer aux vexations, aux humiliations subies. Laure a dissimulé son mécontentement. C'est une maîtresse femme, sous une apparence digne, elle contient une fureur qui ne demande qu'à s'exprimer.

Une docilité apparente peut cacher un désir de vengeance. C'est la façade de la révolte. Des peuples opprimés, des êtres rabaissés peuvent connaître des moments incontrôlés. Rien ne peut laisser prévoir les réactions. Les gens les plus faibles sont capables d'actions violentes.

Les personnages de Prou en définitive ne savent pas gérer leurs petits problèmes de tous les jours. Ils passent à côté de ce qu'ils recherchaient, la communication. Ils sont malhabils dans l'approche de leur semblable. Leur psychologie primaire n'a pas les effets espérés.